

Francine LaBarre

Tant de chemins...

Je suis arrivée en traduction par la voie de service, la parallèle qu'on emprunte quand on craint que la route ne mène à un cul-de-sac. Je me disais que j'aurais tout le loisir de réfléchir, d'orienter mes choix et de découvrir des avenues nouvelles. Poussée par le désir de changement et l'envie que j'avais depuis toute petite, je suis entrée dans le monde des lettres, dans le monde moderne des langagiers. Au fil de mes découvertes, j'ai tâté de la traduction, hésitante au début, timide, ne sachant trop si c'était là l'avenue qui allait me mener à bon port. Mais, jour après jour, semaine après semaine, les paysages me captivaient de plus en plus. J'étais curieuse, fascinée : je voulais tout voir, tout toucher, de moins en moins inquiète de la suite. Au milieu de mes doutes, une certitude : tôt ou tard, j'allais arriver à destination. Pourtant, je restais prudente. Après tout, je n'étais plus une débutante. J'avais vu neiger, comme disait mon père. J'avais parcouru du chemin, accumulé des souvenirs et encaissé quelques regrets après quelques détours inutiles et des traversées en terre aride.

S'imposa alors une croisée : devais-je poursuivre ma route sur la même voie ou reprendre l'express et m'étourdir, oublier l'écriture et faire fi de ma lubie? À l'horizon, se pointait toujours la traduction. J'optai pour la voie de service : je m'y sentais à l'aise, nullement pressée, ni poussée. J'allais à mon rythme, tout se passait bien.

Le jour vint où j'entrai de plain-pied dans le milieu de la traduction, bien décidée à ne pas faire les choses à moitié. Ce métier qui m'entraînait loin des chemins que j'avais parcourus, je m'y suis donnée à fond dès le tout premier virage, avec conviction et avec passion, et cette passion me tient toujours. La découverte me nourrit, tout autant que l'écriture, à vrai dire. « À ce compte-là, ce n'est plus un métier, c'est un sacerdoce! », me direz-vous. Détrompez-vous. Quand les courants nous sont devenus familiers et que le temps est au beau fixe, rien n'interdit de relâcher les amarres, de lancer sa ligne, comme disait un vieux pêcheur, histoire de profiter des embellies et des rares instants d'accalmie. Il suffit d'une embardée, d'une dérive inoffensive. Alors, pour le plaisir inédit de deux ou trois mots joliment dits, on ose... on ose le cap sur la fantaisie! Je vous raconte...

Dans quelques semaines, une équipe de joyeux lurons part en tournée dans tout le pays. Sa mission : vendre les mérites d'un projet qui touchera toutes les organisations de l'entreprise où j'occupe un poste de traductrice depuis bientôt un an. Déjà un an? Dieu, que le temps passe en aimable compagnie! Enfin... Le départ de nos vagabonds de service sera annoncé dans notre bulletin mensuel bilingue à paraître dans quelques jours, question de mousser le dynamisme de nos gens et de remonter le moral des troupes qui se donnent corps et âme à ce projet d'intégration qui est loin de faire l'unanimité. Remarquez qu'il n'y a là rien d'extraordinaire. La résistance fait partie du changement, c'est bien connu. Il faut faire avec, c'est tout. À l'usure, le temps aidant, les choses changent tout doucement et de nouvelles habitudes prennent les devants, tout naturellement. C'est, dit-on, la loi du progrès. S'impose alors celle du pendule au bout d'un certain temps. Vous connaissez cette loi, celle qui, inexorablement, impose le juste retour des choses; mais voilà que je m'égare... Excusez-moi.

Dans cette entreprise où je gagne ma croûte, j'ai le plaisir de faire équipe avec

une pétillante dame plus tout à fait dans la fleur de l'âge dont la verveur du discours n'a d'égal que le débordement machiavélique de son imagination. Connue pour son sens de l'humour assez particulier et son penchant pour le comique, cette personne prénommée Wendy, rédactrice émérite de notre bulletin mensuel, me fait littéralement suer au moins une fois par mois. Ce bulletin, c'est son « bébé », comme elle l'appelle. Elle le dorlote, le cajole, le bichonne des heures et des heures durant, jusque tard après le coucher du soleil, au grand dam de son chauffeur de mari, contraint certains soirs d'écouter la première période du match de hockey dans sa voiture pendant qu'il attend *madame*, qui, pourtant, l'a bien assuré qu'elle n'en avait que pour quelques minutes. Elle s'emballa, elle multiplie les tournures savoureuses, les mots d'esprit, les titres choc. C'est qu'il ne faut rien négliger pour la huitième merveille du monde : tout doit être plus-que-parfait! Alors, vous vous imaginez, sans mal, la course folle avant la date de tombée chez l'imprimeur. À la sortie du « bébé », je suis vannée, mouluée, et Wendy, elle, toute radieuse, est convaincue qu'elle vient d'accoucher du chef-d'œuvre de sa carrière... jusqu'au mois prochain, on s'entend. Tout est sujet à plaisanterie et d'intérêt public, surtout les chiens écrasés dont le plus grand mérite, le seul à vrai dire, est de pimenter les palabres qui circulent aux pauses et sur les coins de bureau : un employé qui renverse son café encore fumant sur la jolie robe de sa nouvelle collègue; un mulot frileux qui sème l'émoi dans l'ascenseur bondé un soir d'automne; le pas de danse improvisé d'un patron, emporté par le rythme d'un air latino-américain qui anime le hall d'entrée, et j'en passe des meilleures. C'est bien simple, Wendy n'en manque pas une. Rien ne lui échappe. Faut dire qu'elle a ses paparazzi, ses taupes. Ils sont bien gentils, sympathiques même, mais appelons un chat un chat : ce sont des taupes! Leur récompense : la bonne humeur qu'ils sèment à la ronde. Alors, qui oserait s'élever contre la vertu, semble nous dire Wendy lorsque, candidement, elle distribue le produit de ses élucubrations. Certains jours, on se croirait à *Surprise sur prise*. À l'approche de la date de tombée de *Grass and Laughs*, il faut voir les parties de cache-cache et de chat perché qui se jouent dans les bureaux, les salles de réunion, les aires de détente et, même, dans le parking. On fuit comme la peste toute personne munie d'un calepin et d'un appareil photo qui fait tapisserie et qui affiche cet air détaché du badaud qui attend le métro. Elle est vite suspectée, car, dans son sillage, plane le spectre de Wendy qui, bien calée dans son fauteuil derrière son bureau, pond ses articles avec l'aide de son inséparable : son portable. Elle n'est jamais à court de coups tordus, et ils arrivent à la pochetée, croyez-moi.

Ah oui! le titre anglais de notre bulletin, vous l'avez remarqué? *Grass and Laughs* : des rimes qui dessinent quelques rides sur vos mines sceptiques, je le vois déjà, mais attention, vous les forts en thème qui seriez tentés de casser du sucre sur le dos de la pauvre Wendy : nous œuvrons dans une entreprise des plus sérieuses qui se spécialise dans la production et la distribution de produits destinés à l'entretien écologique des pelouses. « Alors? Quelque chose à redire? », vous rétorquerait notre truculente éditrice. Notre mensuel s'intitule, en français, *Sourire et délire*. Joli titre, non? Et tout innocent qu'il soit, il n'est pas de moi, il est de Wendy, qui s'est donné comme mission de remonter les mines un peu basses, d'adoucir les profils trop coupants et d'alléger les cœurs lourds. Et, disons-le, elle aime un tantinet provoquer les huiles empesées de la boîte et montrer qu'il y a moyen de travailler avec sérieux sans pour autant se prendre au sérieux. C'est pas de la tarte, et sa mission tient de l'exploit : les mauvaises habitudes ont la vie dure... les collets montés aussi.

Ma mission à moi, francophone anglophile, est d'assurer le pendant linguistique, en français, de son « bébé » soit par simple transfert lorsque la chose est possible, soit par adaptation, ce qui est le plus souvent mon lot, vous l'aurez compris, au grand

bonheur de Wendy qui, elle, francophile anglophone, trouve toujours le moyen de taquiner le génie de ma langue. Parlons-en de ce fameux génie, ce petit malin qui prend plaisir à m'éprouver! Il se permet toutes les licences celui-là, bien tapi au fond de sa lampe magique. Et c'est là que les choses se compliquent. Wendy ne rate jamais une occasion d'éperonner mon imagination qui, je dois l'avouer, ne peut rivaliser avec la sienne. C'est un jeu entre nous. Nos esprits s'animent, s'échauffent pour le plaisir des mots, mais j'ai beau m'acharner, me creuser le ciboulot, elle garde une longueur d'avance. Croyez-moi, elle est championne toutes catégories de la répartie et de la farce. Même que des âmes bien pensantes parmi nos lecteurs s'en offusquent et ne se gênent pas pour le lui faire savoir et lui montrer le chemin de la rectitude. Inutile de vous dire que leurs sermones, parfois sévères, ont l'heur d'aviver la plume cocasse de ma futée compare.

Il faut savoir aussi que Wendy est une mélomane... qui se dit avertie. Tout lui inspire une chanson. Aux moindres sursauts de vie qui la font tressaillir, et ils sont légion vous l'aurez deviné, elle nous écorche les oreilles d'une de ses envolées lyriques qu'elle seule semble apprécier. Elle a beau y mettre toutes ses tripes, c'est peine perdue : personne n'arrive jamais à reconnaître le refrain. Heureusement qu'elle écrit mieux qu'elle ne chante, mais vous pensez bien qu'elle s'en balance! Alors, rien de surprenant que la musique soit chez elle la source où elle va puiser le gros de ses élans de création.

Trêve de billevesées, de balivernes si vous préférez, c'est avec l'article sur nos cœurs vaillants prêts à s'élancer sur les routes du pays, tels des Don Quichotte à l'assaut d'une armée de moutons et de mille moulins à vent que j'ai bien l'intention cette fois de la coiffer à l'arrivée, l'impertinente! Comment? Peu importe, mais quelle joie ce sera! Et je me sens d'attaque. « Vous saurez, madame l'éditrice, que les jeux de mots, ce sont des jeux qui se jouent à deux! »

À l'écran trône l'article sur nos joyeux vagabonds qui paraîtra dans le « bébé » du mois sous le titre *On the road again*. Va pour le texte, mais le titre! Où est-elle allée le dégoter? C'est vague, mais... Ça y est, j'y suis! C'est un classique *country* que chante le coloré Willie Nelson, celui qui parcourt l'Amérique depuis des décennies avec sa guitare. Génial, dites-vous? Démoniaque, vous voulez dire! D'accord pour l'image, le voyage, mais... une chanson *country*, américaine de surcroît! Comme diraient mes amis anglo-saxons : « C'est vraiment pas ma tasse de thé. »

Imaginez la scène. La « démonsse » bondit devant moi, le visage illuminé d'un de ces sourires béants prêts à m'avalier sur-le-champ. Je reconnais ce sourire : c'est celui de celle qui sait qu'elle m'a coincée. Ah non! « *So, what do you think?* », qu'elle lance, tout excitée, brandissant son article qui plane dans tous les sens. Sur un ton qui se veut des plus convaincants, je lui réponds : « Bon! Vraiment bon! » Et elle part en me laissant sur un amical « *Good luck* », derrière lequel je sens une pointe d'impertinence, celle qu'on se permet lorsqu'on sait que la victoire est à portée de main. Elle s'arrête brusquement et me demande : « *Would you like to hear a bit of this song? That might help.* » « Pas la peine, que je lui réponds, je connais. » « Tout, mais pas ça, il faut savoir se ménager quand même! », que je me dis en silence pour effacer le doux mensonge que je viens de lui glisser. À la guerre, comme à la guerre! Sans même lever les yeux vers ma rivale, je devine son rictus : il n'a rien d'angélique! « *Don't forget the deadline : tomorrow at noon!* », ce qui me donne vingt-quatre heures. Parfait! c'est plus qu'il n'en faut. « Pas de problème, Wendy. C'est comme si c'était fait! »

Et là, le drame se corse. Un étrange silence pèse tout à coup. Ce calme d'outre-tombe, c'est autre chose que le silence, c'est l'angoisse de la page blanche sur laquelle

je vois se profiler une horde d'esprits maléfiques! « Pas de problème, Wendy... » : l'ai-je vraiment prononcée cette phrase ou seulement imaginée? Il me semble bien pourtant l'avoir entendue de mes deux oreilles. Triple idiote! Me voilà dans de beaux draps, et ces beaux draps, ce ne sont pas ceux de mon petit lit douillet que j'aurai à peine le temps de froisser d'ici à demain. Je suis tout ce qu'il y a de plus éveillée et en proie au délire. Voilà que le drame fait place au cauchemar.

Mon esprit part en troisième à la recherche d'une lointaine idée brillante qui serait enfouie dans ma mémoire endormie, et, bien sûr, le génie se garde bien d'apparaître. Il s'est garé au neutre. Lui, au moins, se la coule douce! Il aurait pactisé avec la « démons », le scélérat, que ça ne m'étonnerait pas! Il me laisse courir, paniquée, dans les dédales de mon cerveau qui s'embrouille dans la surchauffe. « *Encore sur la route...* » ou bien « *Sur la route encore...* », et vlan! voilà pour les cœurs vaillants! C'est tout ce qu'elle mérite, l'impertinente. D'accord! Je sais, c'est fadaise, platitude, servilité, c'est tout, sauf une trouvaille. Honte sur moi. Honte sur la profession. J'entends déjà les commentaires polis de qui vous savez : « *Not too bad, yet further work to do for the punch, no?* » Je sais, je sais! Il faut une chute. Il faut de l'effet, une image. Il faut plus que du coulant, il faut du mordant! De la frite, de la pêche, une cerise sur le gâteau! Pourquoi pas un chausson pour finir? Et voilà que je cafouille! Le cauchemar frise le délire.

L'autre se moque de mes états d'âme, ce qu'elle veut, c'est un punch. Pour les petites douceurs, on repassera. Pour le moment, tout ce que je veux, moi, c'est de la musique, de la musique à tout prix, des airs, des chansons, des souvenirs accrochés à la clé sur grande portée! Rien qu'un titre, un titre à la française, tout mignon, tout gentil. Pourquoi pas un dessin? Ce serait peut-être plus facile à mimer qu'à chanter! Défile dans ma tête le répertoire des chansons françaises, d'ici et d'ailleurs. En quête d'un succès qui parlerait de voyage, je traverse toutes les mers latines de ce monde, et plus je navigue, plus j'hallucine! Je ne suis pas spécialiste et, comble de malheur, j'ai une mémoire qui ferait s'écrouler de rire le plus amnésique d'entre tous. Qu'à cela ne tienne! Je fonce toutes voiles au vent, poussée par le souffle dément qui m'évente les neurones! Cheveux épars et mains agiles, je tiens la barre. Je brasse ma vieille boîte à musique : à la ronde, dans le noir, je croche des sons, des sons, que des sons; sans pause ni soupir, j'invente des refrains incertains qui résonnent *fortissimo* dans ma cervelle encroûtée; je martèle de-ci de-là deux ou trois cordes qui bringuebalent dans mon esprit engourdi; je titube dans les méandres du cyberspace désaccordé à force de notes entrechoquées; je m'empêtre dans le fil de la souris qui tourne de l'œil dans le pas de deux abrutissant qui élime son tapis; à quatre mains je tanguer sur le clavier, dans la foulée effrénée des bémols et des dièses qui s'échappent de ma houleuse chevauchée. J'en ai plus qu'assez de ramer!

Pendant ce temps délirant, les minutes s'égrènent, et rien d'encourageant, sauf la voix de Wendy au téléphone : « *Everything's fine?* » « Au poil! », que je m'entends lui dire, encore que je ne sache pas trop si elle saisit ce que le poil vient faire ici. Mais ça, c'est une autre histoire. On dirait que le génie n'en a rien à cirer de ce jeu où les esprits se livrent une lutte à finir! Je devais m'y attendre. Il a pris congé, à moins qu'il ne soit coincé dans un bouchon. Ce serait bien fait pour lui! Et fatalement, la date de tombée tombera. Pire, si je ne prends pas garde, il y aura changement de garde! Mais je divague! Qui a parlé de changer la garde? Certainement pas Wendy, elle s'amuse beaucoup trop. À dire vrai, elle a de l'affection pour moi, et c'est réciproque. Je ne sais plus trop qui a dit : « Qui aime bien châtie bien », mais il avait raison! Je reviens à mes moutons...

Je renoue le fil de mes pensées effilochées au fil secret du temps qui file! Que

vite un éclair de génie embrase les cieux orageux de mon délire... filandreux! Un titre, il me faut un titre, rien qu'un titre! Et tout de suite! Il doit bien y avoir quelque part un ange protecteur pour les traducteurs! Au quatrième siècle, un certain Jérôme, ascète du désert devenu saint, a quand même traduit la Bible de l'hébreu au latin, ce n'est pas rien : ses disciples méritent bien quelque considération, non? Abandonner, céder, fuir, ou bien, plancher, creuser, chercher. Que faire? Et si je ne faisais rien, rien d'autre qu'attendre? Prendre exemple du génie : me la couler douce au gré du temps qui passe en espérant que les mots vont passer. Il sera toujours temps d'en attraper un ou deux... au passage.

C'est décidé, je ferme boutique, et « *On the road again* » prend la direction du classeur. Enfermé sous cadenas, il va cesser de m'asticoter celui-là, au moins jusqu'à demain. En passant devant le bureau de ma collègue, je lui souhaite le bonsoir : « À demain, Wendy. Ne tarde pas trop, ton mari t'attend. » Sur le coup, elle ne réagit pas, intriguée de me voir quitter le navire si tôt. Je ne lui laisse pas le temps de répliquer et sors aussitôt.

Chemin faisant vers la maison les méninges au repos, en jachère, je rêve. Je repense à mes années passées, à cet âge où la chanson illuminait mes jours obscurs, où la musique était ma planche de salut : avec elle je m'évadais, j'espérais. Je savais tout des chansonniers et de leurs chansons. J'étais incollable sur ce chapitre! De deux ou trois accords de guitare, je refaisais le monde. C'était le bon temps. C'était le bon temps? Non! Adieu nostalgie! Le bon temps... c'est maintenant, à l'instant où tout est à créer. J'ai roulé ma bosse, certes, mais elle roule toujours, et elle roulera jusqu'à... plus vie.

Devant moi s'approche un promeneur, tenant en laisse un jeune Labrador tout frétilant. En me croisant, il me gratifie d'un aimable sourire. Pas le chien, son maître... Je lui rends la pareille, contente de voir qu'il y a encore des gens capables de sourire pour le seul plaisir de la chose. Du coup, je me mets à chantonner sur un air incertain : « *Moi... mes souliers ont beaucoup voyagé, ils m'ont porté de l'école à la guerre...* » Cette chanson m'est venue allez savoir comment allez savoir pourquoi. Le chien peut-être? À moins que ce ne soit le sourire. Ces mots, *Moi... mes souliers*, ils sont arrivés au détour inspiré d'un souvenir aimé. Imaginez : au milieu de vastes champs égayés par la brise, sous un ciel éclatant de soleil, s'approche un solide gaillard amoureux d'une île de 42 milles, portant chemise à carreaux, chapeau de paysan et guitare en bandoulière, un chien à ses côtés sautillant. Merci Félix! Merci souvenirs! J'arrive à la maison et me glisse, vite, dans les beaux draps de mon petit lit douillet, bercée par cet air de réminiscences ensoleillées. Enfin! Le cauchemar a pris fin. Vivement le rêve!

À la première heure le lendemain, la voilà qui rapplique. Inutile de vous dire de qui je parle. « *So, did you work late, last night?* » demande-t-elle, l'air faussement contrit. « Non, je suis allée au lit assez tôt et j'ai dormi comme un loir », encore que je ne sache pas trop si elle saisit ce qu'un loir vient faire ici, mais ça aussi, c'est une autre histoire. « Donne-moi quelques minutes, et je t'envoie l'article », que je lui dis, toute souriante, en me tournant vers mon ordinateur. Elle est sceptique, inquiète. Elle n'y croit pas. Elle pense que je bluffe. Je le vois à son air. Elle blêmit, sûre que sa huitième merveille du monde ne verra pas le jour au jour prévu. Je la laisse poireauter, je prends une douce revanche. Elle quitte mon bureau plutôt songeuse.

D'un trait, j'inscris à l'écran : « *Moi... mes souliers!* ». Enfin! mon titre! Mais cette chanson du poète de l'île de 42 milles qui avait usé ses semelles à longueur de routes et d'aventures allait-elle accrocher le lecteur? Saurait-on d'où vient cette phrase incomplète, banale? Le doute s'empare de moi. Je fais des appels parmi mes

collègues francophones. Je dois éprouver ma trouvaille, la tester, braver les points d'interrogation, me farcir des commentaires du genre : « Qu'est-ce que ça veut dire au juste? » ou pire, « C'est quoi en anglais? » Peut-être qu'on ne la connaît plus cette chanson. Elle a quand même du millage, si vous me passez l'expression, peut-être qu'elle ne vient plus chercher personne, qu'elle est tombée dans l'oubli. Les guitares et les chansonniers, c'est d'un autre âge. La culture, après tout, ça change avec les époques! Par bonheur, on réagit bien. On dirait que personne n'a oublié ce grand classique, et les plus jeunes l'ont découvert sous une facture rajeunie dans un hommage enregistré sur disque peu de temps avant la mort du poète. C'est dans la poche!

« Moi... mes souliers ... *what's that?* », me demande Wendy, prête à déposer les armes. Elle veut comprendre. Je lui explique qu'il s'agit d'une chanson fétiche d'un de nos grands poètes, Félix Leclerc, une chanson d'aventures, de chemins parcourus de par le monde. « Veux-tu en entendre un bout? », que je lui demande. « *Of course!* », qu'elle me répond. Alors je m'exécute, pendant qu'elle s'efforce de saisir le sens des paroles. « *Great, this is great! Same message, no?* » Oui! J'ai gagné. Le génie a bien manœuvré cette fois. Il m'a laissée errer seule. Il a laissé la mémoire se souvenir au petit bonheur de mes pas rêveurs.

Grass and Laughs a vu le jour au jour dit. Wendy était radieuse; et moi, heureuse. Heureuse de ma trouvaille, de mon métier, de cette complicité aussi, et plus que jamais convaincue que la voie parallèle réserve de belles surprises sur les chemins inexplorés. J'avais surmonté un obstacle, celui de la création qui force à l'isolement, au doute, au dépassement. À la sortie de *Sourire et délire*, après que tous eurent admiré, étonnés et amusés, cette photo où s'alignaient des paires de godasses de différentes pointures, je me suis dit que le message, cette fois, avait bien passé.

Quelques mois plus tard, Wendy m'annonce qu'elle compte réaliser bientôt son rêve qu'elle avait jusque-là gardé secret : vivre sa retraite sous d'autres cieux aux côtés de son gentil mari. Son aventure à elle, ce sera la mer, la plage et le soleil. Sa route s'arrêtera quelque part dans le Sud. C'est là qu'elle posera ses souliers pour de bon. La mer sera sa nouvelle source d'inspiration. Pour finir, elle me dit : « Terminé le *Grass and Laughs*, j'ai d'autres projets. »

De retour à mon bureau, je revois le chemin que nous avons parcouru ensemble et ce que nous avons partagé : nos coups de génie, nos coups de pompe, nos coups de cœur. Nos fous rires aussi. Tant de beaux moments! Je ne peux m'empêcher de penser, un peu égoïstement, que le jour où ma complice aura tiré sa révérence – on ne remplace pas une Wendy comme on remplace un fauteuil usé – rien ne sera plus jamais pareil.